

Culture of the Difference in Eurasia:  
Azerbaijan—Past and Present  
in the Dialogue of Civilizations



REFERENCE TEXTS

13<sup>th</sup> International Conference

**Culture of the Difference in Eurasia:  
Azerbaijan—Past and Present  
in the Dialogue of Civilizations**

Baku, April 19–21, 2006

**APPENDIX 3**



Académie de la Latinité  
Rio de Janeiro, 2006

© Académie de la Latinité  
First published in 2006

*Published by*

Educam – Editora Universitária Candido Mendes  
Praça XV de Novembro, 101, sala 27  
20010-010 – Centro – Rio de Janeiro – Brasil  
Phone: (021) 2531-2310 – Email: cmendes@candidomendes.edu.br

*Editorial Coordination*

Hamilton Magalhães Neto

*Assistent*

Vitor Alcântara

*Proofreading*

Luiz Carlos Palhares

*Cover*

Paulo Verardo

*Cover Illustration*

A uniquely carved statue of a large head in honor of the poet Aliagha Vahid (1896-1965) sculpted by Rahib Hasanov and Arif Mansurov. Scenes from his works are depicted on the neck and hair

# Les exilés du dialogue

*Jean Baudrillard*

*Marx: Jusqu'ici les philosophes se sont contentés d'interpréter le monde. Il s'agit maintenant de le transformer.*

*Contre Marx: Aujourd'hui il ne suffit pas de transformer le monde. Cela se fait de toute façon. Ce qu'il faut aujourd'hui, de toute urgence, c'est interpréter cette transformation elle-même – afin que le monde ne se transforme pas sans nous, et ne devienne finalement un monde sans nous.*

On a affaire aujourd'hui à un autre type de révolution que les révolutions historiques qui nous ont précédés – une révolution véritablement anthropologique: celle d'une perfection automatique de l'appareil technique et d'une disqualification définitive de l'homme, dont il n'a même plus conscience. Au stade hégémonique de la technique, qui est celui de la puissance mondiale, l'homme perd non seulement la liberté, mais l'imagination de lui-même. Il se retrouve dans un chômage qui dépasse de loin celui du travail, un chômage mental et existentiel, par substitution de cette machinerie qui le domine. Chômage technique, non pas, comme on l'entend communément, parce que les machines seraient défailtantes, mais à l'inverse parce qu'elles sont tellement performantes qu'il n'y a plus rien à faire de sa vie, dont même

la reproduction est devenue automatique. Obsolescence de l'homme en phase terminale, à qui son destin échappe définitivement. Au fond, il n'aura été que la maladie infantile d'une réalité technique intégrale, devenue comme une évidence naturelle dont nous ne prenons pas plus conscience désormais que des dimensions transcendantes de l'espace et du temps.

Cette révolution n'est plus d'ordre économique ou politique, mais d'ordre anthropologique, et métaphysique. Et elle est la dernière – il n'y a rien au-delà. C'est donc en quelque sorte la fin de l'histoire, mais pas du tout dans le sens d'un dépassement dialectique, au contraire: dans l'inauguration d'un monde sans l'homme. Car s'il y avait bien un sujet de l'histoire, il n'y a pas de sujet de la fin de l'histoire. Plus de travail du négatif ni de finalité historique...

Stade ultime d'un monde qu'on a renoncé à interpréter, à penser ou à imaginer. pour le *réaliser*, pour l'instrumentaliser objectivement, mieux encore: pour se lancer dans l'entreprise inimaginable de le performer, d'en faire une performance, de le parfaire – auquel point tout naturellement il vous expulse.

C'est un monde qui n'a plus besoin de nous. Le meilleur des mondes n'a plus besoin de nous.

La performance. Dessaisissement de l'homme et de sa liberté. Disqualification de l'homme au profit d'un automatisme, d'un transfert massif de décision sur l'appareil de calcul informatique. Capitulation symbolique, défaite de la volonté, beaucoup plus grave que n'importe quelle défaillance physique. *Sacrificio dell'intelletto, della volontà, dell'immaginazione.*

Günther Anders donne un exemple frappant de ce dessaisissement à propos de MacArthur et de la guerre de Corée. MacArthur veut employer la bombe atomique, mais les politiques le dessai-

sissent de la décision au profit d'une batterie de computers, qui se mettent à calculer en termes politiques et économiques le bénéfice "objectif" de l'opération – pour décider finalement de renoncer à l'emploi de la bombe.

On évite donc le clash nucléaire, mais, dit G. Anders, symboliquement, métaphysiquement, cette abdication de la volonté humaine, quelles qu'en fussent les conséquences, au profit d'un enchaînement impersonnel, ce *kidnapping* de l'intelligence humaine au profit de l'intelligence artificielle, est une catastrophe pire encore que les ravages de la bombe. Cela marque le point où l'homme renonce définitivement à son destin au profit d'une instance technique dont on reconnaît la supériorité sans appel. Ce n'est même plus un transfert vers une transcendance divine, ni même une défausse de la volonté sur le hasard, c'est une pure et simple capitulation de la pensée devant son double technique, qui la renvoie à une servilité volontaire bien plus profonde que celle des peuples devant leurs tyrans. Ce passage au calcul électronique, à l'engineering et au computerizing, est catastrophique, car au delà de la défaillance de la volonté, il implique la disparition de tout sujet, que ce soit celui du pouvoir, du savoir, ou de l'histoire, au profit d'une mécanique opérationnelle et d'une déresponsabilisation totale de l'homme.

Aujourd'hui le pouvoir lui-même fait honte et il n'y a plus personne pour véritablement l'assumer.



Nous ne sommes plus à la mesure de la perfection de notre appareil technique. Ce que nous produisons est au-delà de notre imagination et de notre représentation. L'homme, affronté à son propre modèle divinisé, à son propre idéal réalisé, s'effondre.

Notre capacité, aussi bien dans le domaine de l'imagination et de la responsabilité que dans le registre du désir et de la jouissance,

est absolument dépassée. On a voulu croire que l'adaptabilité de l'homme, aussi bien morphologique qu'anthropologique, était illimitée et que son élasticité pouvait varier à volonté: erreur.

Aujourd'hui, il est devenu le maillon faible du processus technique, du *worldprocessing* et il n'a plus le choix qu'entre disparaître ou se "humanengineeriser". Et plus le fossé se creuse au niveau des performances, plus l'être humain compense cette défaillance par une extension du parc technologique, jusqu'à l'extension au parc humain dont parle Sloterdijk, jusqu'à la modélisation biologique de l'espèce. Par honte de son inachèvement, l'homme fait de lui-même un être expérimental.



Nous sommes, dans notre démesure prométhéenne, la seule culture à avoir inventé la perspective d'une croissance idéale, d'une performance totale, jusqu'au stade suprême de la réalité. Mais nous ne pouvons plus nous mesurer à cette dimension vertigineuse. C'est toute la modernité (tout l'Occident), qui est désormais incapable de répondre à ses propres valeurs de progrès et de croissance illimitée.

La programmation a transformé le progrès, qui était une idée, une grande idée historique, en une opération technique du monde en temps réel. De même l'infini, de l'abstraction idéale qu'il était, se retrouve matérialisé dans l'infini de la croissance, dans le vertige immédiat de la profusion.

Et nous sommes désormais prisonniers de cette dimension irréversible – incapables de réinventer un univers fini.



La pensée économiste a toujours fait le pari de l'infini des ressources naturelles, d'un horizon incalculable des énergies matérielles – la définition moderne de l'énergie étant qu'elle ne demande



qu'«à être»libérée» (la «libération de l'être humain et de toutes ses facultés n'a d'autre modèle que celui-là).



Devant la menace de crise et d'épuisement des ressources naturelles, la pensée économiste, touchée par la grâce de l'écologie revoit ses postulats quant à la possibilité d'une croissance infinie. Mais elle ne le fait pas du tout quant à l'autre postulat, celui d'une disponibilité infinie de l'être humain à toujours plus de bonheur et de jouissance. Cette illusion anthropologique est peut-être encore plus grave que celle qui concerne le caractère limité des ressources. L'homme aussi est limité dans son potentiel. On imagine que les besoins, les désirs, la demande est inépuisable et on s'est employé vigoureusement (surtout depuis 1929) à le convaincre de répondre par une demande exponentielle à l'exponentialité de la croissance. Et c'est là qu'intervient la fracture: l'homme craque, c'est l'épuisement des ressources «libidinales et psychiques». Alors que sur le plan de la production et de la performance, l'homme est exploitable à merci, sur le plan de l'aspiration et de la jouissance, il a ses limites. Elles dessinent une ligne infranchissable de résistance à cette machine infernale, de la croissance.

Personne ne peut supporter cette excroissance, cette prolifération à l'infini – y compris celle de l'espèce avec ses 6 milliards d'êtres humains. C'est une fatalité que celle de la profusion – surtout quand l'homme, tel un apprenti sorcier, est débordé, non par les forces mauvaises qu'il a déchaînées, mais par ce qu'il a créé de meilleur, par les forces du Bien qu'il a déchaînées.

Situation paradoxale, qui n'est pas tellement une affaire de contradiction entre les fins et les moyens, entre «la science et la morale», ni un déséquilibre entre le désir et les moyens de le réaliser – tout au contraire: l'hyperréalisation du désir avant même qu'il ait le temps de surgir, là est la véritable malédiction.

Et ceci non seulement au niveau individuel et collectif, mais au niveau de l'espèce. L'espèce entière passe par un moment panique face à cette surexposition au bonheur et à cette maîtrise extravagante du monde.



Dès l'irruption de la raison, à l'aube de la modernité, le genre humain s'est trouvé propulsé, aspiré au-delà de ses possibilités, par une vitesse de libération qui l'emporte au-delà de lui-même. L'aventure spatiale n'est qu'une métaphore extrême de ce *take-off*, de cette évasion hors de son territoire mental.

Cette distorsion, cette démesure engendre une sorte de dépression croissante, de décompensation par rapport non pas à un idéal inaccessible, mais à une forme de gratification excessive. C'est la règle du jeu de l'espèce, la règle du jeu symbolique, qui est déplacée.

Le changement est trop rapide pour que l'être humain puisse, au fil d'une évolution, passer d'une forme à l'autre. Nous perdons le secret de toute énergie vitale, qui est de ne jamais aller au bout, ni au-delà de ses possibilités. Cette réserve symbolique d'inachèvement, nous sommes en train de la sacrifier au profit d'une totalisation de la vie par la technique et d'un épuisement de tout désir. C'est l'"orgie". Mais que se passe-t-il "*after the orgy*"? Elle tourne à la farce schizophrénique dont parle Ceronetti. Ou plutôt, l'orgie tourne à l'ordalie, au jugement de Dieu, qui nous décrète incapables d'aller au bout de nos propres ambitions prométhéennes.

La socialisation elle-même est en cause. La crise qu'elle traverse, dont la désintégration des banlieues n'est que la forme spectaculaire, est celle d'une désagrégation générale face à cette exigence idéale de socialité. Les troubles à la marge cachent le fait

que c'est la société entière qui résiste à la socialisation entendue comme une colonisation systématique. La barre d'un investissement total de la vie par le social et l'économique a été placée trop haut.

Où est-on allé chercher que l'exigence profonde était celle du social et de l'économique, et que le seul horizon était celui de l'intégration et du calcul? C'est le coup de force du capital que d'avoir tout inféodé à l'ordre de l'économie, d'avoir asservi les esprits à une seule dimension mentale – tout autre enjeu devenant inintelligible. Or le déplacement de tous les problèmes sur l'économique et la performance est un piège: celui que tout nous est virtuellement donné, ou le sera, par la grâce d'une croissance et d'une accélération continue – celui, par extension, d'une levée universelle des interdits, d'une disponibilité de toute l'information et, bien sûr, de l'obligation de jouir.

Tout s'ordonnait jusqu'ici sur la tension entre le désir et son accomplissement, entre les besoins et leur satisfaction. Situation critique qui a généré tous les conflits historiques que nous connaissons – revendications, révoltes, révolutions. Aujourd'hui la réalisation immédiate dépasse de loin la faculté de jouissance d'un être humain normal. Or rien ne dit que l'homme, une fois sorti d'une pénurie millénaire, devienne porteur d'un désir insatiable – rien ne dit qu'une fois sorti d'une servitude millénaire, il devienne disponible pour une libération totale. Rien n'est moins sûr.

Et c'est là qu'est désormais la véritable fracture, non pas sociale, mais symbolique: dans l'avènement d'une réalité intégrale qui absorbe toutes les velléités de rêve, de dépassement ou de révolte.

- *The despair of having everything.*
- *The despair of being nothing.*

- *The despair of being everybody.*
- *The despair of being nobody.*

Il nous est difficile, selon notre anthropologie réductrice (économiste et rationnelle) de concevoir que l'être puisse se rétracter ou se révolter du fait qu'il lui soit trop donné. Or, si le manque et la servitude caractérisaient les sociétés antérieures, c'est l'opulence et le libéralisme qui caractérisent la nôtre, entrée en phase terminale et donc vouée aux soins intensifs.

Ce à quoi nous succombons, ce n'est plus à l'oppression ni à l'exploitation, c'est à la profusion et à la prise en charge inconditionnelle. C'est au pouvoir de ceux qui décident souverainement de notre bien. A partir de là, la révolte change de sens: elle ne vise plus l'interdit, elle vise la permissivité, la tolérance, la transparence excessive, bref, l'Empire du Bien. Pour le meilleur et pour le pire.

Désormais il faut se battre contre tout ce qui vous veut du bien.



Nouveau défi, nouvelle donne. Mais l'atmosphère générale qui enveloppe cette nouvelle ère, cette nouvelle configuration, est bien celle d'une obsolescence de l'homme et de ses valeurs.

- Obsolescence de la Raison et des Lumières
- Obsolescence de l'Universel et des idéologies.
- Obsolescence de l'Histoire et du travail.
- Obsolescence du désir et de l'imagination.
- Obsolescence de l'individu.
- Obsolescence de l'Autre.
- Obsolescence de la réalité.
- Obsolescence de la mort.

En fait, pour caractériser cette fracture anthropologique, où toutes les valeurs anciennes sont obsolètes et où tous les événements prennent un autre sens, il faudrait introduire l'idée d'un espace *non-euclidien* – celui d'une puissance mondiale hégémonique, avec sa machinerie inouïe, mais aussi celui d'un autre type d'événements – événements d'un autre ordre que les événements historiques – imprévisibles, sans continuité et sans référence – et qui sont le signe radical d'une contre-puissance à l'œuvre.

L'obsolescence de l'Histoire ouvre sur un espace où tout ce qui était d'ordre historique ou politique – y compris les révolutions – est devenu “*fake*”. Toute l'actualité politique, y compris la plus violente, est faite de ces événements-farce, de ces événements-fantômes – *fake-events*, *ghost-events* – témoins d'une histoire révolue, qui n'est plus que l'ombre d'elle-même. Nous assistons à cela en France aujourd'hui sur un mode mélodramatique. Mais cette obsolescence de l'histoire et de la scène politique ouvre en même temps sur des événements émergents, que j'appellerai, par analogie avec les états voyous, des *événements voyous* – *rogue events* – témoins d'une révolution impossible.

L'unique révolution impossible, dit Ceronetti en substance, au point d'en être inconcevable pour la raison, serait aujourd'hui celle contre les machines – et cette impossibilité fait de toutes les autres révolutions une farce schizophrénique.

Cependant la trace actuelle de cette révolution impossible: c'est l'enchaînement (éventuellement terroriste) d'un certain type d'événements que j'appellerai *événements-voyous* et ceci dans ce nouvel espace que j'ai appelé non-euclidien.

Tout ce qui était de l'ordre du négatif et du travail du négatif est donc devenu parodique – une sorte de contre-copie ou de décalcomanie du processus global.

Donc pas de retour de ce côté-là, le seuil critique est franchi, pas de possibilité de revenir jusqu'au point aveugle de Canetti – pas de transfert nostalgique de situation. Nous sommes dans un autre espace, un espace non euclidien de la puissance – un univers qui est aussi celui du chaotique, du stochastique, de l'exponentiel, du catastrophique et du fractal, de la démesure des effets (métalepsie), du renversement de la causalité et de la réalité.

MAIS: si cet univers non-euclidien est désormais celui de la puissance, il est devenu aussi celui de la contre-puissance. C'est-à-dire d'une réversion bien plus radicale que celle du négatif, d'un antagonisme capable de retourner contre elle les armes de cette nouvelle puissance, et surtout d'un retournement contre elle-même des armes de la puissance.

Les règles du jeu de l'hégémonie se retournent contre elle, à travers une force qui cette fois la conteste radicalement, c'est-à-dire dans ses principes mêmes (et non pas seulement, comme Marx en son temps, selon ses contradictions historiques, tout en restant implicitement fidèle au principe de réalité et au principe économique – auxquels toute sa théorie a fini par succomber).

C'est pourquoi on a affaire ici non plus à une révolution historique, mais à une sorte de mutation anthropologique, et, s'il n'y a pas de révolution pensable dans le cadre de l'actuelle puissance hégémonique, il n'y a rien non plus au-delà de cette contre-puissance "non-euclidienne".



Une illustration fulgurante de cet espace non-euclidien, c'est l'évènement du 11 septembre, qui est lui-même l'évènement-voyou par excellence.



Dans l'évènement du 11 septembre, ce qui est terrifiant, ce n'est pas tellement la destruction matérielle des tours jumelles

que le passage dans quelque chose qui, tout en étant inconcevable comme réalité (on n'en croit pas ses yeux, c'est impossible), n'est cependant plus du tout de la fiction. Car la fiction (celle des films-catastrophe etc.) fait partie de notre système immunitaire, elle nous protège de la réalité par son double imaginaire. Elle absorbe nos phantasmes. Or voilà que l'attentat fait passer dans le réel tous nos phantasmes – tel un rêve, tel un accomplissement de désir. Or ceci est proprement invivable, et la terreur est là dans ce passage inconcevable à la réalité – ou plutôt dans quelque chose qui excède de loin le réel.

Car le réel n'existe que dans la mesure où nous pouvons intervenir sur lui. Mais lorsque surgit quelque chose à laquelle on ne peut rien changer, même en imagination et qui échappe à toute représentation, alors il vous expulse tout simplement.

Dans le collapse des tours jumelles, à l'inverse de la destruction ordinaire, celle du bombardement, du territoire horizontal frappé à la verticale, c'est la dimension verticale qui est frappée de plein fouet par l'horizontale. Subversion de l'espace habituel orthogonal – il s'agit d'une autre topologie – préfigurée par la verticale des tours bien différente de celle de l'Empire State par exemple.

L'Empire State, c'est encore la verticale prométhéenne du capital et de la richesse, de la rivalité et de la domination. Tandis que les tours, parce qu'elles sont jumelles précisément – ce qui n'est pas un hasard – ne se mesurent plus à rien qu'à elles-mêmes: elles vivent en miroir et en auto-référence. Leur homotypie scelle la perfection d'une puissance qui n'est plus du tout prométhéenne – je dirais qu'elle est ouroboréenne, au sens où elle se referme sur elle-même et définit un hyper espace sans faille (et sans fenêtres).

On peut se demander ce qui se serait passé si une seule d'entre elles s'était effondrée. Impossible. La mort de l'une ne peut qu'entraîner la mort de l'autre. Par contagion symbolique.

Tout aussi impossible était de les détruire par explosion, à partir du basement, selon une topologie normale (l'attentat de 96 fut un échec), pour des raisons techniques certes, mais surtout parce qu'elles ne font plus partie de cet espace (analogie avec l'hégémonie, qu'on ne peut plus combattre dans l'espace traditionnel du rapport de forces et de la violence, parce qu'elle n'en fait plus partie).

Il fallait donc les percuter et les faire implorer (non pas exploser) dans leur espace propre.

Et c'est le coup de génie des terroristes d'avoir trouvé au-delà de l'affrontement traditionnel, dans cette nouvelle dimension extraterritoriale, une riposte à la mesure de cette nouvelle puissance. Nouvelle puissance virtuelle, au sens où elle règne et se déplace dans un espace sans référence, sinon à elle-même – puissance exponentielle au sens où elle n'est plus de l'ordre de l'accumulation ni de la verticalité ordinaire, mais bien d'une structure orbitale, qui échappe à toute détermination "au sol" et à toute contrainte de réalité.

Cette forme orbitale et exorbitante est la forme même de l'hégémonie, de la puissance hégémonique et elle ne peut être combattue que selon d'autres règles venues d'une altérité radicale.

On s'est émerveillé, pour un résultat maximal, de la pauvreté des moyens mis en œuvre dans cet attentat. Mais c'est que ce nouvel espace qui est aussi celui de l'acte symbolique, ouvre sur des effets chaotiques, excentriques, sur des effets sans commune mesure avec les causes et les effets qui sont ceux de l'espace euclidien.



Ce fut l'extrême originalité de cet acte symbolique d'avoir su non seulement pervertir les technologies les plus évoluées en les prenant à revers, mais deviner d'emblée les possibilités d'un autre espace stratégique. Non plus celui d'un choc frontal – toutes les oppositions frontales étant prises malgré elles dans une courbure diabolique – mais celui d'un véritable duel asymétrique – qui implique, au delà des rapports de force, un changement des règles du jeu. Duel qui, avec son impact oblique, a tout d'un art martial (du détour, de la défaillance de l'autre et du détournement de son énergie) et qui traverse aujourd'hui en le déstabilisant tout l'univers politique ou géopolitique de la mondialisation.



Toute extension de l'hégémonie est aussi une extension de la terreur. Entendons-nous bien:

Au-delà du terrorisme spectaculaire, il faut plutôt voir la terreur comme une infiltration, comme une convulsion interne, comme une forme de la puissance aux prises avec elle-même. C'est elle, la puissance, qui secrète de l'intérieur une force antagonique, qui se matérialise de telle ou telle façon – ce peut être l'Islam mais ce peut être toute autre chose. Toutes les formes sont possibles, mais, pour l'essentiel, la terreur est une forme de réversion – qui n'est d'ailleurs pas forcément violente, même si, dans sa forme la plus extrême, elle implique nécessairement la mort. Celle des victimes, mais d'abord celle des terroristes. Le 11 septembre a mis en lumière l'usage symbolique de la mort comme arme absolue. Cette mort du terroriste, qui n'est pas du tout un suicide, est l'effigie d'une mort virtuelle que le système s'inflige. Au fil des révoltes, elle court sous de multiples formes tout au long de l'histoire. Du sabotage et de la destruction des machines par les luddistes en 1820 à l'incendie par les Noirs de leurs pro-

pres quartiers dans l'Amérique des années 60, de la grève générale à la prise d'otage et aux attentats-suicide, on est allé de plus en plus loin dans le sacrifice unilatéral, dans la violence suicidaire, sans appel, sans réponse possible – dans l'inéchangeable.

Le terrorisme du style du 11 septembre n'a ni causes ni conséquences véritablement objectives – mais il en a de plus profondes. Ce n'est pas un événement politique, c'est un événement symbolique. En lui-même il ne dessine pas un autre monde. Il ne fait pas partie d'un travail du négatif, et ne relève donc pas d'une destination politique.

On sait bien que le terrorisme ne renversera pas l'ordre mondial. Son impact est plus subtil, c'est celui d'une forme virale et insaisissable, forme qu'il partage justement avec la puissance mondiale.

C'est ce qui rend si complexe la question de la terreur, c'est qu'en tant que forme, elle se détache de plus en plus des actes et des acteurs visibles.

La puissance mondiale, elle non plus, n'a plus exactement besoin du pouvoir politique pour assurer son emprise: elle l'exerce de façon diffuse, à travers la diaspora mentale des réseaux (c'est bien pourquoi les acteurs politiques et les hommes au pouvoir n'y sont plus vraiment, tout en croyant gouverner le monde).

La terreur, elle non plus, n'a plus exactement besoin des terroristes. Elle est partout latente, filtrante et virulente. Elle se propage à l'état endémique, interstitiel, moléculaire. Toute la culture mondiale est cannibalisée par la terreur, par le discours de la terreur – toute l'information et les media gravitent autour d'elle, le reste est devenu secondaire. Ainsi le sommet mondial de Riad sur la lutte contre le terrorisme rivalise avec celui de Davos pour le commerce ou de Kyoto pour l'effet de serre: même combat, même

unanimité, bien sûr de pacotille, mais sans alternative. Le terrorisme est passé à l'état de *leitmotiv*, de focale universelle, de nébuleuse – non pas une réalité politique ou stratégique, mais un trou noir, un point aveugle.

A la limite, ayant infiltré tous les réseaux de l'imagination et de l'information, il pourrait ne plus exister que comme un spectre. Car, si selon Marx, le spectre du communisme hantait l'Europe, aujourd'hui c'est le spectre de la terreur qui hante la planète entière.

N'y aurait-il plus de terroristes vivants que la psychose mondiale serait la même. D'ailleurs Ben Laden n'a plus besoin d'exister ni de rien faire, il lui suffit d'une vidéo fantôme de temps en temps. Et le système lui-même exploite cette hyper-imagination de la terreur.

La terreur est comme la rumeur: autoprophétique, auto-réalisatrice. Une fois passée de l'autre côté, et devenue pour ainsi dire plus violente que la violence, elle devient une forme autonome et sans origine – à l'image du Mal lui-même.

Et irréductible, puisque toute forme de "vigilance" exacerbe le fantôme de la terreur. C'est le paradoxe de tout principe de précaution, aujourd'hui élevé au rang de stratégie mondiale de gouvernement. La sécurité s'installe en douce comme "terreur blanche" et sape tout le système de valeurs occidental: liberté, démocratie, droits de l'homme. Tel est le piège diabolique tendu par les terroristes, contraignant les "démocraties" à se saborder elles-mêmes "progressivement".



Un bel exemple de ces événements-voyous qui tiennent à la fois de la farce et de la terreur, c'est celui, récent, de la grippe aviaire (où les terroristes sont des canards sauvages!).

Pas de plus-belle mascarade que cette panique mondiale, que cette union sacrée dans la panique. La communauté internationale devenue hectique et épileptique sous le signe du virus de la terreur et de la terreur du virus. Terreur elle-même multipliée par cette grotesque débauche de mesures de sécurité qui finit par engendrer des effets pervers auto-immunes: l'anti-corps se retourne contre le corps et fait plus de dégâts encore que le virus. En l'absence de solidarité réelle à l'échelle des nations, il faut susciter l'imagination d'un Mal Absolu comme *ersatz* d'Universel, comme solution de détresse à la misère symbolique. Là où ne fonctionnent plus ni le contrat traditionnel, ni le pacte symbolique, ni l'universel, ni le particulier, se noue brutalement une forme qui a tout d'un complot, au sens où tout le monde en est involontairement complice – mais dont le partage ne repose sur rien, sur aucune valeur, sinon celle d'une auto-défense délirante, répondant à une perte d'immunité totale de l'imaginaire... Car en fait, le virus est une "*cosa mentale*", et si la contagion peut être aussi foudroyante, c'est que les immunités mentales, les défenses symboliques sont depuis longtemps perdues. C'est sur cette liquidation que peut s'installer un espace panique, dont fait partie à un autre titre, tout le système informatique mondial, système de réseaux et de diffusion instantanée – un espace non-euclidien, là aussi, où toutes les contre-mesures rationnelles, préventives, prophylactiques se retournent presque automatiquement contre elles-mêmes par leur excès même. La sécurité elle-même devient le meilleur médium de la terreur.

Mais il faudrait dans cette affaire, s'interroger aussi sur les conditions d'émergence du virus et sur la source de ces patholo-

gies nouvelles – non seulement dans le règne animal mais dans le champ des sociétés humaines en général... On peut imaginer qu'elles sont la conséquence du confinement, de la promiscuité, d'une concentration et d'une surexploitation monstrueuses. Séquelles inévitables du processus industriel. Aucune différence entre le milieu animal et le milieu humain, partout les mêmes conditions produisent les mêmes anomalies virales et infectieuses.

Il y a là (par exemple, dans l'ingestion de farines animales pour la vache folle), une forme de dérégulation, de confusion incestueuse, qu'il est absurde de vouloir résoudre par un surcroît de contrôle et de mesures concentrationnaires (on n'a rien trouvé de mieux, dans le cas de la grippe aviaire, que de séquestrer les animaux et de vacciner les migrants!).



D'ailleurs l'espèce humaine n'est-elle pas elle-même porteuse d'innombrables germes, et ne devrait-elle pas, à ce titre, être elle-même "euthanasiée" d'urgence?

Et la vache folle? Ne sommes-nous pas, l'espèce humaine, à l'image de cette pauvre vache folle? N'est-on pas en train de nous faire avaler, à tous les niveaux, une drôle de farine animale – tous ces messages pulvérisés, toute cette farine publicitaire et médiatique, toute cette immense déchetterie concassée par l'actualité, et dont nous sommes gavés – équivalent de cette farine d'os, de cadavres et de carcasses dont on gava les bovins – tout cela rapproche de la même façon notre espèce de l'encéphalite spongieuse.



Inséparable de l'extension de la farce est l'approfondissement de la terreur. Celle venue du Bien plus encore que celle venue du Mal, qui la suit comme son ombre. Partout s'installe cette parodie d'union sacrée, sous le signe d'une guerre préventive totale

contre la moindre molécule infectieuse – mais aussi contre la moindre anomalie, la moindre exception, la moindre singularité.

L'ironie féroce de cette contre-terreur, de cette terreur blanche, est qu'elle installe un gigantesque syndrome auto-immune, d'autodestruction par excès de protection, qui inaugure, sous le signe de l'expulsion du Mal, le crime contre l'humanité, commis par l'humanité elle-même, pour se débarrasser d'elle-même en totalité, s'expulser d'un décor invivable.



Quelques mots maintenant sur ces événements singuliers et sur leur curieux enchaînement, qui n'est pas du tout celui d'une continuité historique.. On ne peut pas parler d'un "axe du Mal" (expression absurde: il n'existe qu'un Axe du Bien), mais on peut parler d'une convergence de toutes sortes d'événements où s'équivalent les formes de la terreur. Ces quelques dernières années, depuis le 11 septembre, en ont donné de multiples exemples – l'irruption des forces naturelles se confondant avec des attentats terroristes, et ceux-ci se confondant avec les catastrophes naturelles dans le même "Axe du Mal". Est-ce le terrorisme international qui prend le profil d'une catastrophe naturelle, ou le tsunami qui est l'équivalent d'un acte terroriste? La peste aviaire, la vache folle, la pneumonie atypique, la panne de New York, la canicule, autant d'événements anormaux, autant de phénomènes terroristes. La confusion est d'ailleurs exploitée dans un sens ou dans l'autre: tel groupe revendique un *crash* accidentel comme attentat, tel état camoufle un attentat en accident. Condolezza Rice elle-même ne s'est pas gênée pour qualifier le tsunami de "merveilleuse opportunité", permettant de coaliser de gré ou de force toutes les énergies dans la même

lutte contre “les forces du Mal”. C’est d’ailleurs l’ordre dominant lui-même qui nous force à cette conception illimitée du terrorisme, puisque la moindre infraction, le moindre délit est dénoncé comme terroriste. Rien d’étonnant à ce que les convulsions naturelles soient devenues une infraction à l’ordre mondial.

La violence des désordres naturels est d’autant plus grande que la violence technologique s’intensifie. La dérégulation grandit à la mesure de l’excès de contrôle et de calcul. C’est comme si la Nature se vengeait, au nom de tous les peuples déshérités et sacrifiés. Retour de flamme symbolique de l’insupportable hégémonie, de “l’arraisonement” technique auquel la Nature répond sous la forme “terroriste” du séisme et de l’éruption. Il y a dans cette insurrection des éléments naturels comme une lueur de représailles.

Désormais le Mal est partout, et il faut l’éradiquer. Tout phénomène extrême est de l’ordre du Mal. C’est l’alibi parfait pour l’extension totalitaire du Bien. Dessin humoristique du *New York Times* (à propos de la grippe aviaire): “*It’s a pandemic. What should we do?*”. Réponse de Bush: “*Issue a terrorist alert!*”. Ainsi peut-on comprendre que dans les pays de l’Islam, on ait mis Dieu dans l’affaire, et salué les ravages du cyclone Katrina comme un acte terroriste venu du ciel et frappant cette fois le sanctuaire américain. Un groupe terroriste pourrait à la limite revendiquer un tremblement de terre. Car la terreur n’appartient plus en propre à personne, pas plus que la puissance mondiale. Et c’est parce que la puissance mondiale échappe au fond à tout le monde qu’elle est désormais inscrite dans les choses et dans leur déroulement

objectif. Et c'est pour cela que sa liquidation est elle aussi inscrite dans un déroulement objectif.



On peut objecter que les grandes catastrophes (et singulièrement les dernières (le tsunami et Katrina), frappent de préférence les populations les plus déshéritées – exerçant une discrimination aussi féroce que la mondialisation. C'est vrai, mais en même temps elles servent de révélateur de cette discrimination, elles disent et elles révèlent le Mal.

Il n'est pas jusqu'à l'attentat de Charm-el-Sheik, prenant le tourisme international pour cœur de cible, qui ne serve de révélateur. Ce tourisme universel, porteur de l'échange généralisé de toutes les cultures, équivalent humain de tous les flux de capitaux, infiltration délétère et avatar moderne de la Colonisation et de la guerre, on comprend que ce tourisme apparaisse aux terroristes comme l'incarnation de toutes les valeurs qu'ils exècrent, comme une forme d'infiltration virale – ce qu'il est en effet. Le tourisme est lui-même terrifiant, il est lui-même une forme de terreur, et ne peut qu'attirer la terreur en retour.



Ainsi se constitue une sorte de champ de convection des attentats, des catastrophes, techniques et naturelles, où on sent passer le souffle du Mal – les moindres accidents prenant aujourd'hui le tour symbolique d'une contre-finalité secrète.

De même que les réseaux connectent tous les points du globe et tous les marchés en temps réel, dans une interaction électronique universelle, ainsi les événements se mettent en réseaux, ou plutôt s'enchaînent, dans un hyperespace symbolique, et ceci quelle que soit leur nature. Attentats, catastrophes, accidents, épidémies, tous vont dans le même sens d'un démantèlement de l'or-



dre mondial. Et s'ils peuvent ainsi réagir en chaîne, c'est précisément que leurs causes objectives sont indifférentes ou marginales, et qu'ils semblent bien plus obéir à leur logique interne, à leur propre surenchère – hypersensibles les uns aux autres et se faisant signe par delà le cours normal de l'actualité.



La puissance mondiale échappe à tout le monde, car elle n'est plus l'effet d'une volonté dominatrice, mais d'un mécanisme automatique et irréversible. Par voie de conséquence, le mécanisme de désagrégation de cette puissance échappe lui aussi à tout le monde, et ne peut être stoppé. Bien plus que de la révolution, le système devrait se méfier de ce qui est en train de se développer dans le vide, au cœur de cette fracture anthropologique.

Plus s'intensifie le processus hégémonique d'intégration forcée, celui de la réalité intégrale et de son emprise, plus il y aura de singularités qui se dresseront contre elle. Plus il y aura d'"états-voyous" – c'est-à-dire ceux (Iran, Palestine) qui s'excluent délibérément de la communauté internationale, sans même attendre d'en être exclus, qui s'excluent de l'universel et jouent à leur propre jeu, à leurs risques et périls; plus il y aura "d'événements-voyous"; plus il y aura, chez les individus, de refus de société.

On peut dire, en inversant Hölderlin, que "Là où croit le Bien, croit aussi le Génie du Mal (*"Da, wo des Gute wächst, wächst auch der Genius des Bösen"*). Cette insurrection, plus ou moins clandestine de forces antagonistes contre la violence intégriste du système, est moins un effet de la conscience, de la volonté ou même du désir des hommes, que du malin génie du monde lui-même, qui se refuse à la mondialisation.

C'est donc du côté des êtres les plus étrangers à la volonté, du côté des exilés du dialogue et de la représentation, des exilés du

savoir et de l'histoire, qu'il faut chercher le seul adversaire à la mesure de cette toute-puissance hégémonique.



Du côté des “Moins-morts-que-nous”.

Cette expression vient de l'adresse fulgurante de Ph. Muray aux djihadistes après l'attentat du 11 septembre. Lui pensait que les jeux étaient faits et que ce terrorisme était sans espoir. Et il leur dit, au nom de l'Occident: “Nous vous vaincrons, parce que nous sommes plus morts que vous.”

La formule sous-entend que certains, de par le monde, sont moins morts que d'autres – que d'autres, de par le monde, sont moins morts que nous (l'Occident). Demeure ainsi l'hypothèse que si l'Occident est mort, il existe quelque part (et même en Occident) une puissance adverse dont la singularité, sous toutes ses formes, contrebalance cette puissance hégémonique. Contre cet empire du Bien, l'étincelle du Mal.



De ces “Moins-morts-que-nous” font partie tous ceux qui sont de l'autre côté du Mur symbolique, de ce mur qui sépare les deux mondes sur toute l'étendue de la planète – la ligne équatoriale d'une nouvelle violence dont nous avons l'image en raccourci dans les barbelés de Melilla, dans le mur de la frontière mexicaine ou dans celui d'Israël – ce mur qui contient et provoque à la fois une déferlante humaine, sorte de retour de flammes de la discrimination.

Car l'Universel n'est pas pour tout le monde. Seule la discrimination est universelle.

Jadis, c'était les pouvoirs totalitaires qui s'enfermaient derrière des murs (le plus bel exemple historique est celui de Berlin) pour échapper à la déferlante “démocratique”. Aujourd'hui ce sont les “démocraties” qui élèvent des murailles protectrices pour pou-

voir préserver, contre les hordes d'immigrés ou de fanatiques, le bon usage de la liberté. Si l'oppression n'était possible que derrière le rideau de fer soviétique, aujourd'hui c'est la liberté qui n'est possible que derrière le rideau de fer démocratique.

Or on peut être sûr que n'importe quel mur – fût-il transparent – est le signe d'une dictature ou d'un système totalitaire. Il faut donc bien se rendre à l'évidence que c'est l'Occident qui est devenu l'espace totalitaire – celui d'une hégémonie auto-défensive qui se défend contre sa propre fragilité. Un mur est toujours aussi suicidaire: à partir du moment où le communisme a élevé le mur de Berlin, il était virtuellement perdu – il n'a plus eu qu'à se décomposer de lui-même, à l'ombre de ce mur qu'il avait, au fond, dressé contre lui-même.

Même chose aujourd'hui avec les Israéliens et leur barrière de sécurité. Toute protection ne fait que laisser le champ libre aux impulsions mortifères venues de l'intérieur.

Mais cet exode vers le monde occidental à travers le mur de la discrimination est aussi une infiltration cannibale qui passe à travers toutes les barrières qu'on peut lui opposer. Et, de toute façon, même dans le monde occidental, nous sommes tous déjà virtuellement exilés, extradés, expulsés, exfiltrés.

Si rien d'autre ne pouvait justifier toutes les violences exercées au nom de l'Universel, sinon l'idée que tout le monde y accéderait un jour, alors force est de convenir que l'immense majorité n'y aura jamais eu accès, mais que nous-mêmes, les nations occidentales civilisées, sommes bien loin du compte. Témoins toutes les convulsions tous les "événements-voyous" qui ont lieu chez nous aussi – événements "transpolitiques" qu'il ne faut surtout pas interpréter en termes économiques et politiques, auquel cas ils sont repris par le néant de la scène politique et

apparaissent comme dérisoires, mais comme symptômes de la farce schizophrénique qui s’y joue.



Le 21 avril 2002, le Non au référendum européen, les émeutes de banlieue, et actuellement le mouvement social contre le CPE. Confrontés à leurs propres objectifs (quand ils en ont), ils sont insignifiants – c’est le degré zéro d’une révolution impossible. Mais si on les interprète à un niveau global, dans le cadre de cet antagonisme mondial, alors ils apparaissent eux aussi comme de “micro-événements-voyou”, comme une abréaction presque instinctive, quelle qu’en soit l’idéologie, à cette machine de dérégulation qu’est la puissance mondiale.

Quelque part le Non au référendum, ce Non illogique et insaisissable, ou la révolte des banlieues, jouent de la même exigence: non pas du tout d’être “intégrés”, mais tout au contraire, celle de ne pas l’être, ni arraisonnés, ni annexés, ni pris en otage par quelque modèle que ce soit (surtout s’il est idéal!), parce qu’il cache toujours un dispositif totalitaire absolument meurtrier, un intégrisme sans appel. Et dans ce sens, peut-être sont-ils “Moins morts-que-d’autres”.



Quoiqu’il en soit de cet affrontement mondial, les jeux ne sont pas faits et le sus pense reste total.

